



Cycle « Jean Yanne acteur 3/3 »

Que la bête meure

(Claude Chabrol, France, Italie - 1969)

Fiche technique :

Scénario et dialogues : Paul Gégauff et Claude Chabrol, d'après le roman *Que la bête meure* (*The Beast Must Die*, 1938) de Nicholas Blake

Décors : Guy Littaye, Photographie : Jean Rabier, Cadreur : Claude Zidi

Son : Guy Chichignoud

Musique : Pierre Jansen

Montage : Jacques Gaillard

Production : André Génovès

Sociétés de production : Les Films de La Boétie, Rizzoli Film

Pays d'origine : France, Italie. Format : 1,66:1. Durée : 113 minutes

Date de sortie France: 5 septembre 1969, 1 100 000 entrées.



Distribution

Michel Duchaussoy: Charles Thénier, Caroline Cellier: Hélène Lanson, Jean Yanne: Paul Decourt, Anouk Ferjac: Jeanne Decourt, Marc Di Napoli: Philippe Decourt, Louise Chevalier: Madame Levenes, la bonne de Charles, Guy Marly: Jacques Ferrand, Lorraine Rainer: Anna Ferrand, Dominique Zardi: L'inspecteur, Maurice Pialat: le commissaire, Jean-Louis Maury: le paysan .

Critiques et commentaires

Créant un climat de vengeance et de haine, Claude Chabrol va confronter deux hommes, chacun à sa manière un meurtrier, et, critiquant les moeurs modernes, aborder le thème complexe de la culpabilité. Dans ce film, en effet, il y a, peut-on dire, plusieurs responsables : l'auteur de l'accident – un garagiste provincial et parvenu, – la société, parce que cet individu la symbolise et en est également le produit, et, partiellement, le père de l'enfant – un écrivain parisien – qui aura, surtout au dénouement, un comportement ambigu. Dans la ligne ambitieuse des *Bonnes Femmes* ou, récemment, des *Biches*, aidé, pour le scénario, de son habituel collaborateur, Paul Gégauff, Chabrol est, ici, peut-être plus caustique, plus violent que jamais. Ce qu'il condamne, avec une véhémence désenchantée que l'humour tend à dissimuler, c'est une certaine façon d'agir et de vivre; ce qu'il attaque, avec beaucoup d'audace, d'efficacité, c'est la bêtise qui, de son propre aveu, l'a " toujours fasciné " et dont Flaubert — qui pourrait être aujourd'hui son porte-parole – écrivait en commentaire du Dictionnaire des idées reçues : " ... Je la connais, je l'étudie. C'est là l'ennemi, et même il n'y a pas d'autre ennemi. " Donc bêtise, vulgarité, incarnées à leur paroxysme par le garagiste Jean Yanne interprète une sorte de grandeur dans l'ignominie, une vérité surprenante sous l'apparence du numéro d'acteur et de la caricature. Sa présence donne du relief aux scènes de satire : par exemple dans ce dîner où, se surpassant, il insulte, humilie, terrorise sa famille et choque ses invités par son (inconscient) cynisme. Dîner lui-même précédé d'une réunion de salon – dans le décor hideux d'un manoir de province – au cours de laquelle le réalisateur détruit de ses sarcasmes tous les clichés sur le temps, la circulation, le bruit, le nouveau roman, le tourisme... Autour de ce personnage – dont le fils, un adolescent rebelle, sympathique, souhaite, ainsi que l'écrivain, la disparition prochaine – Chabrol organise, en recourant selon sa coutume aux détails, aux plans significatifs comme un " suspense " psychologique. Parce qu'il sait raconter une histoire et dominer un sujet, il dose savamment les péripéties extérieures et les moments réellement forts, dramatiques.

Le Ciné-club de Grenoble
Mercredi 20 novembre 2019

Dans le souci enfin de rendre son propos sérieux, il montre comment coupables et victimes (parmi ces dernières il y a l'adolescent et une jeune femme vers qui se porte, semble-t-il, toute sa tendresse) sont pris dans un engrenage auquel, quoi qu'ils soient, quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent échapper. Spectacle mais aussi, une fois arrachés les masques de la charge, de l'ironie, réflexion sincère sur les vices de ce monde et sur la mort, la solitude, l'angoisse, le film a l'accent émouvant et le tempo (souligné par un Lied de Brahms) d'une vraie tragédie.

Yvonne Baby, Le Monde, 9 septembre 1969.

A partir d'une banale histoire de vengeance, le cinéaste et son scénariste préféré construisent une fascinante machine à douter, donc à rêver. (...)

Meilleur spectateur des films d'Hitchcock qu'il contribuera à faire reconnaître comme un auteur à part entière, Chabrol se souvient des leçons de son maître et de son mépris de fer pour ceux qu'il appelait "nos amis les vraisemblants". Mais là où Hitch faisait passer ses atteintes à la rationalité par la perfection formelle et le sens du rythme, Chabrol les souligne d'un trait gras. Elles deviennent fondatrices de son système d'identification du spectateur comme de son violent refus de tout naturalisme. Voulu par le spectateur car absolument indispensable à la poursuite du récit, la coïncidence est sur-assumée. (...) Débarrassé du fardeau de la vraisemblance, le film va gagner en force poétique ce qu'il perd en crédibilité de façade. (...) Comme nous, les protagonistes attendent, ou redoutent, qu'il accomplisse sa mission : les débarrasser de leur persécuteur adoré. S'il le fait, s'il va jusqu'au bout de son programme, il ne lui restera plus qu'à prendre la place encore chaude du mort. Devenu le point convergent de la crainte et du désir de tous, sa vengeance ne lui appartient plus. D'opposant irréductible, il est devenu le double de son ennemi. Comme chez Lang, la fin du film renvoyant à *Moonfleet*, le criminel et la victime qui s'érige en juge et en bourreau sont renvoyés dos-à-dos. L'un comme l'autre, le mépris du bourgeois ne valant pas mieux que la vulgarité du parvenu, ils distillent l'instinct de mort pour assouvir leurs pulsions destructrices. Au scénario du justicier se substitue alors celui de l'assassin, plus retors car construit sur l'instinct vital plutôt que sur le ressentiment. Pris au piège de son identification au vengeur et honteux d'avoir succombé à son propre dégoût, le spectateur se retrouve au bord de l'abîme, flottant entre le ciel et la terre, perplexe devant un gouffre de sens contraires et privé de toutes certitudes. Là où Chabrol voulait l'amener.

Les Inrocks, 30 novembre 1995, Frédéric Bonneau

Dans *Que la bête meure*, Claude Chabrol s'intéresse au thème de l'abjection et à la question du meurtre, décliné sous différentes formes. (...) Au duo antagoniste formé par l'assassin et son bourreau se superposent deux autres figures, celles de leurs enfants: la présence fantôme du petit garçon tué et celle du fils du chauffard, potentiellement parricide. Ainsi, *Que la bête meure* n'est pas seulement l'histoire d'une vengeance impossible, mais celle d'un double transfert. Le personnage joué par Jean Yanne est un salaud immonde que le film et son interprète parviennent à humaniser, tandis que le père meurtri, métamorphosé en justicier, adopte une attitude de plus en plus cynique et perverse au cours de sa quête vengeresse. Très influencé par Fritz Lang, *Que la bête meure* est l'un des chefs-d'œuvre de Chabrol. Il constitue l'un des points culminants de sa riche collaboration avec le scénariste Paul Gégauff et le producteur André Génovès, auxquels il faudrait aussi ajouter le directeur de la photographie Jean Rabier et le compositeur Pierre Jansen. Parmi les grands films de Chabrol de cette période faste, c'est aussi l'un de ses titres les plus foisonnants et baroques, dans lequel l'humour noir côtoie la pure tragédie.

Olivier Père Arte, mai 2019

La semaine prochaine :

Mardi 26 novembre 20h

En partenariat avec le festival MIGRANT'SCENE

Le bon grain et l'ivraie, Manuela Frésil, France 94 min

Mercredi 27 novembre 20h

Cycle Enfance 1/3

Allemagne année zéro. Roberto Rossellini, 1948, 78 min